

Jean-Dominique Pénel

J.-D. Pénel est docteur en philosophie. Sa carrière académique l'a amené en Centrafrique, au Niger, à Djibouti et en Gambie. Il est l'auteur de onze ouvrages dont quatre sur le Niger. On compte parmi ses publications: *Homo caudatus, histoire des hommes à queue d'Afrique Centrale, ou archéologie du discours ethnologique* (Paris, 1976) and *Repères sur la pensée centrafricaine d'aujourd'hui* (Bangui, 1983).

Abdoulaye Mamani, un autre étrange destin

Le quatorze juillet 2004 au soir, dans les jardins de l'Hôtel Kairaba à Banjul (Gambie), il fait bon. On sent l'air de la mer toute proche. A l'occasion d'un colloque sur la littérature orale, je rencontre Antoinette Tidjani Alou. Elle me parle du Niger d'où elle est arrivée la veille; elle évoque un numéro spécial qu'elle prépare sur la littérature nigérienne pour une revue en Afrique du Sud. Elle me suggère alors d'écrire un article sur Abdoulaye Mamani, « selon mon cœur », sans préoccupation d'analyse universitaire ou explicative, rien qu'au fil de mes souvenirs et de mes émotions. Comment ne pas accepter une telle proposition car j'ai une dette de reconnaissance envers Mamani, une dette que je n'arrive pas à assumer complètement. Et voici qu'on m'offre l'occasion de parler de lui, douze ans après avoir quitté le Niger. Comment refuser?

Quand je suis arrivé à Niamey en 1982, je débarquais d'Afrique centrale, une Afrique où la nature et les hommes sont exubérants. Je venais d'y passer quatorze années. La transition, en débarquant au Niger, fut rude car je ne reconnaissais plus rien de ce que j'avais connu, de ce qui était devenu mon horizon. Maintenant, le paysage s'imposait par son immensité et son aridité. Mais les hommes, surtout, me paraissaient réservés, distants. De plus, l'austérité du régime du président Kountché renforçait cette retenue habituelle des Nigériens avec les gens de l'extérieur. Le temps avançant, je me suis habitué à mon nouveau cadre professionnel, la Faculté des Lettres de l'Université de Niamey, qui me paraissait bien mieux outillée que l'Université de Bangui, si démunie, où j'avais passé plusieurs années. Mais ce qui me tracassait et me démoralisait, c'était le peu de communication que j'avais avec les

Nigériens – je veux dire une relation qui ne soit pas simplement de surface et de politesse, où la distance reste de mise. Je me sentais trop au bord ou en marge de la communauté nigérienne avec laquelle je coexistais sans réellement échanger, alors que je souhaitais au moins comprendre les gens et peut-être partager quelque chose avec eux. J'avoue même avoir été, un moment, découragé, allant jusqu'à me demander si je parviendrais jamais à sortir de cette situation d'isolement. Heureusement, deux hommes m'ont montré que j'avais tort de m'installer dans cette sorte de pessimisme et de résignation: Jean Rouch et Abdoulaye Mamani.

Lorsque j'ai vu Jean Rouch pour la première fois, j'ignorais tout de lui et de son œuvre mais j'ai immédiatement été frappé par la qualité de son contact avec les Nigériens et par la confiance qu'ils lui témoignaient en retour. Je n'en revenais pas de voir tel Nigérien, que je jugeais quelque peu hautain et distant, rire et converser joyeusement avec lui. Jean Rouch avait contracté, depuis qu'il avait foulé le sol de ce pays en 1941, une passion et une indéfectible affection pour le Niger et les Nigériens – que ces derniers lui rendaient bien – et qu'il n'a cessé d'entretenir pendant plus de soixante ans.¹ Sa mort en 2004 dans un accident de voiture (exactement comme Abdoulaye Mamani onze ans plus tôt, en 1993) allait même le vouer à laisser courir éternellement son rire et son humour parmi les dunes et les génies de la terre nigérienne.

Nul n'ignore que la caractéristique de son œuvre littéraire et cinématographique, c'est d'avoir toujours été attentif aux autres et de leur avoir laissé au maximum la parole. Cette rencontre avec Jean Rouch m'a donc obligé à me remettre en question. Mais je pouvais toujours me dire que c'était un compatriote et qu'il manquait quand même un élément dans cet échange: une initiative nigérienne, en quelque sorte, qui m'ouvrirait la porte du pays et de ses habitants. Or, elle eut bien lieu cette initiative nigérienne, elle vint de la part d'Abdoulaye Mamani. Quelle ne fut pas ma surprise, en effet, lorsqu'il vint me rendre visite un jour dans ma maison, au quartier Yantala, simplement et en toute liberté, sans invitation formelle ni protocole.

Je dois avouer que les visites que me rendait Mamani² quand il venait de Zinder où il habitait, ont été déterminantes: elles ont définitivement changé ma conception des relations avec les Nigériens et elles m'ont fait découvrir un homme au destin étonnant. C'est vraiment grâce à lui que je me suis introduit dans la communauté littéraire nigérienne et que j'ai pu créer progressivement des liens avec les uns et les autres. Et puis j'ai rencontré, en sa personne, un destin surprenant.

Mamani m'a tout de suite étonné par l'ampleur de ses connaissances : à cause de sa vie politique de député et de grand conseiller de l'AOF (L'Afrique Occidentale Française – 1956-1960), à cause de l'échec du parti Sawaba au referendum de 1958 et de ses conséquences pour ses partisans, à cause du long exil de quatorze ans (1960-1974) qui a suivi l'indépendance et qui l'ont conduit au Ghana de Kwame Nkrumah, au Mali de Modibo Keita, à l'Algérie de Ben Bella et de Boumédiène... Mamani avait parcouru une bonne partie de la planète et avait rencontré beaucoup de monde – des écrivains, des hommes politiques, des exilés. Cet exil et ses rencontres lui avaient donné une grande ouverture d'esprit qui le mettaient dans une position à part et le différenciait de nombre de ses collègues écrivains du Niger.

Par cette expérience, puis par son emprisonnement, il avait acquis une attitude de résistance envers les obstacles qui l'assaillaient si bien que, quels que soient les coups du sort, il faisait front ou s'y efforçait. En tout cas, il ne se laissait jamais écraser par les événements, si désagréables soient-ils pour lui.

On n'oubliera pas qu'après 1958, quand le gouverneur avait destitué Djibo Bakary et son équipe, Mamani, député du Sawaba, avait dû se représenter aux élections à Zinder où il avait réussi à évincer Diouri Hamani, ce qui avait placé ce dernier dans une situation inconfortable. Pour sauver le premier futur président de la République du Niger indépendant, il avait fallu que les autorités cassent l'élection qui venait juste d'avoir lieu, et Mamani avait jugé inutile de se représenter à nouveau, puisque le jeu était pipé. Il ne s'est pas découragé pour autant, puisqu'il a poursuivi son action au sein de son parti. Ce premier cas est typique de l'attitude de Mamani.

L'obligation de fuir d'abord son pays en 1960, puis ses deux premiers pays d'accueil successifs (Ghana puis Mali), lui avait donné une sorte d'entêtement tranquille que le malheur ne pouvait ébranler. Son emprisonnement, en 1976, aux confins du Niger et de la Libye, deux ans après son retour au pays en 1974 aurait pu l'abattre³ et le déstabiliser définitivement, mais il n'en fut rien puisqu'il s'est mis à écrire *Sarraounia* dès sa libération. Le président Kountché, qui l'avait fait emprisonner, décida de donner le nom de « Sarraounia » à un établissement scolaire de Dosso et accepta de prêter main forte à Med Hondo, le cinéaste mauritanien quand il voulut tourner un film tiré du roman de Mamani. Revers: après que Med Hondo soit arrivé avec son équipe pour le tournage du film au Niger, sur pression politique de derniers moments, Kountché fit partir toute l'équipe de Med Hondo. Sankara tira d'affaire

le cinéaste et le film fut tourné en langue moré (et non en zarma et haoussa) au Burkina Faso. Med Hondo gagna l'étalon du Yenenga, le grand prix du Fespaco. Revers: le film ne passa pas dans les salles de cinéma en France et le cinéaste fit faillite. Mamani se lança par la suite dans une voie très différente puisqu'il monta à Zinder un musée, occupation qui accapara beaucoup de son temps et de son énergie.

Autre exemple, en 1989, Inoussa Ousseïni, directeur de la culture, crée avec les autorités un prix « Boubou Hama », destiné à récompenser un homme de culture et doté d'un million de francs CFA de prix. Un jury, présidé par André Salifou, est créé. Je suis membre de ce jury (le seul non nigérien). Dès le début des discussions, il apparaît clairement que le jury va attribuer le prix à Mamani. Revers: furieux de ce choix, un membre du jury, faisant fi de l'obligation de discrétion et de respect du choix de la majorité, va diffuser dans la presse un article contre la décision qui n'avait pas encore été annoncée. En conséquence, le jury se voit contraint de s'orienter autrement et attribue le prix, à titre posthume, à Ibrahim Issa. Deux ans plus tard, en 1991, le prix fut décerné à Kéléligui Mariko. Deux ans plus tard, en 1993, le prix fut enfin décerné à Mamani (je venais de quitter le Niger et, pour cette raison, ne faisait plus partie du jury, mais ma joie fut grande de voir Mamani enfin récompensé). Revers ultime: en se rendant à Niamey pour chercher son prix, Mamani meurt dans un accident de voiture.

Mais, je dois dire que j'ai eu à plusieurs reprises et dans mon travail personnel, cette déconcertante expérience de quelque chose pour Mamani qui n'aboutit comme il faudrait. Ainsi, suite aux visites que Mamani me faisait, je me suis dit qu'il faudrait l'enregistrer. Mamani accepta l'idée et à l'occasion d'un de ses voyages à Niamey, j'organisai un entretien et l'enregistrai. C'est à partir de là que je réalisai que je devrais poursuivre ce travail et que j'ai donc envisagé de rencontrer d'autres écrivains et littéraires, qu'ils produisent en français ou dans des langues du Niger. C'est pourquoi, je peux affirmer que sans les visites de Mamani, il est peu probable que les trois volumes de *Rencontres*⁴ aient vu le jour, car ce sont ses visites qui m'ont inspiré ce projet et, surtout, qui me l'ont fait juger possible. Le premier volume parut en 1990, aux éditions du Ténéré avec cinq entretiens: ceux de Mamani, de Kéléligui Mariko, de Yazi Dogo et de Hawad, réalisés par moi-même et celui d'Idé Oumarou réalisé par Amadou Maïlélé. J'ajoutai, pour clore le livre, une petite étude sur l'écriture poétique d'Ibrahim Issa. Revers pour moi: lorsque je donnai à Mamani, que je n'avais pas rencontré pendant la confection de l'ouvrage, un exemplaire du livre,

il lut l'entretien que je lui avais consacré et trouva que le texte comportait des parties mal exprimées. Il est vrai que je n'avais corrigé que le minimum de l'entretien, trop soucieux de respecter l'oralité, et que de nombreuses fautes de frappe émaillaient le texte; cela m'a rendu bien honteux, d'autant qu'aucun autre auteur ne s'était plaint – et qu'il en ira de même pour les dix auteurs du deuxième volume et les onze du troisième volume. En somme, le seul envers qui j'avais démerité était précisément celui grâce à qui *Rencontres* était né!

Autre exemple de situation embarrassante. Mamani m'avait confié une copie de son recueil *Eboniques* que je trouvai très beau. Il me semblait qu'il fallait faire un montage poétique pour le présenter au public. L'acteur ivoirien Sidiki-Bakaba étant venu au Centre culturel franco-nigérien de Niamey pour animer un stage, je lui ai présenté le texte et, à la lecture, il a été vite convaincu de l'intérêt du projet. Il a alors entrepris de réaliser une lecture filmée dans les dunes de l'autre côté du fleuve. Pour la prise de vue, il avait loué un camion de la Nigelec outillé pour lever les poteaux électriques, mais le camion, au bout de quelques temps, s'ensabla et finalement le projet s'arrêta là. Je décidais plus tard de reprendre l'affaire. J'enregistrai le poème sur bande magnétique et je demandai au musicien nigérien, Mamane Sani, de composer une musique qui suive les mouvements du poème. Une fois la musique composée, je sollicitai une jeune Nigérienne du groupe Mazari d'imaginer une chorégraphie sur la musique, ce qu'elle fit. Il ne restait donc plus qu'à filmer l'ensemble : la danse sur la musique de Mamane Sani, accompagnée de l'enregistrement du poème. Tout devait se faire juste un peu avant mon départ définitif du Niger, mais le caméraman ne vint pas.

Autre exemple. Avec le cinéaste Jean-Pierre Kaba, nous avions préparé et monté un film vidéo de cinquante deux minutes sur l'actrice Zalika Souley – qui fut présenté au Fespaco. Dans la foulée, je suggérai de constituer des documents du même type pour des personnalités nigériennes. Je pensai d'abord à Mamani. Un entretien de près d'une heure et demie fut enregistré, mais le film ne fut jamais monté!

Quand, me trouvant en vacances en France en juillet août 1993, j'appris la mort accidentelle de Mamani, j'ai immédiatement décidé de publier une partie des œuvres poétiques de Mamani (son recueil *Poémérides*, puis les textes inédits ou introuvables que j'avais collectés) avec une préface et des notes. Le livre parut en novembre 1993 aux éditions L'Harmattan mais la couverture, bordée de marron, est peu engageante et, pour le poème « Ebony » (88 à 101) les textes sont trop

haut placés et laissent un trop grand vide en bas de page. Bref, une fois de plus, le résultat escompté n'est pas à la hauteur de l'objectif. (Soit dit au passage, quand on regarde la couverture de *Sarraounia* dans l'édition produite par l'ACCT en 1989, on est surpris de voir une sorcière aux doigts crochus, qui n'a rien à voir avec la jeune reine rebelle du roman et qui prouve que le dessinateur n'a pas lu le livre ou ne l'a pas compris).

Voilà donc un trait caractéristique de la vie de Mamani: cette sorte de fatalité qui s'acharne sur ses actions ou sur son œuvre et qui amoindrit d'autant la renommée qui devrait l'entourer et qui, espérons-le, finira bien par triompher.

Un autre aspect surprenant de Mamani est son rapport à son œuvre littéraire pour laquelle il semble adopter un certain détachement. Il en résulte de grandes difficultés pour le chercheur notamment pour effectuer un recensement de l'œuvre littéraire et écrite (il a rédigé de nombreux textes politiques) de Mamani. En ce qui concerne le domaine de la littérature, les seuls textes édités que j'ai eus entre les mains sont: d'une part des ouvrages et des textes *Poémérides* (Pierre Jean Oswald, 1972), *Sarraounia* (éditions de L'harmattan 1980 et de l'ACCT 1989), « Une nuit au Ténéré » (in *Paris-Dakar et autres nouvelles*, éditions Souffle 1987) et, bien que je n'aie pu me le procurer, *Le Balai* a été primé et probablement publié par l'ACCT et RFI en 1973; d'autre part, des poèmes que j'ai trouvés dans divers journaux, sans pouvoir dire que le recensement est exhaustif, et que j'ai reproduits dans mon édition de ses *Oeuvres poétiques* (L'Harmattan, 1993).

Pour les autres textes, Mamani m'a prêté un exemplaire d'*Eboniques*, avec ses illustrations⁵ – mais il ne s'agissait pas d'un livre, bien qu'il ait avancé que le texte avait été édité. J'ai pu le photocopier et lui rendre. Mamani m'a, d'autre part, donné une maquette de l'*Anthologie de combat* mais je n'ai jamais pu savoir exactement si ce texte avait été publié ou non parce que les indications de l'auteur restaient trop évasives et imprécises. Dans l'entretien publié dans *Rencontres*, Mamani mentionne une pièce intitulée *La ballade du mauvais larron* et des textes pour enfants, mais je n'en ai jamais vu d'exemplaire. De même, pendant son long séjour en Algérie, Mamani a certainement beaucoup produit pour les services culturels algériens, son employeur, mais personne n'a encore songé à essayer d'en trouver trace. Mamani lui-même n'a pas cherché à recenser ses travaux, se cantonnant à affirmer que son travail était la propriété de son employeur. Inoussa Ousseïni, de son côté, m'a assuré que la famille de Mamani possédait des manuscrits inédits. Il conviendrait donc de collecter l'ensemble des textes, édités et inédits,

pour pouvoir, au moins sur le plan littéraire, sortir de cette situation floue et ambiguë et donner à cette œuvre toute sa dimension. Il serait alors possible d'entreprendre des études à la fois sur son œuvre et sur sa place dans la littérature nigérienne. Mais rien de tel n'a été mis en œuvre à ce jour.

La vie errante de Mamani et la disparition de ses archives lui avaient donné une sorte de détachement vis à vis de son œuvre littéraire, dont une critique littéraire ne peut évidemment se satisfaire. Il en est de même dans sa façon de raconter sa vie: je l'ai interrogé plusieurs fois sur les mêmes choses et il a, souvent, ajouté des informations nouvelles au cours de chaque entretien. Il ne s'agissait pas de propos contradictoires mais de compléments. Mamani était en effet un homme pudique et discret qui ne se dévoilait pas ou qui ne disait pas tout en une seule fois (serait-ce aussi un effet de l'exil?). Sa biographie n'a d'ailleurs pas été établie et les indications qu'il m'a fournies dans son entretien ne suffisent pas à éclairer complètement l'homme et l'œuvre.

L'objet de cet article n'est pas d'étudier l'œuvre littéraire mais de donner quelques informations sur l'auteur. Toutefois, on ne peut éviter de parler du roman de Mamani dans sa signification. Bien qu'il s'agisse d'une *fiction*, il est évident que, pour la communauté nigérienne, *Sarraounia* joue un rôle considérable, et ce n'est pas le moindre trait de génie de Mamani que d'avoir créé un texte romanesque qui a pris, aux yeux de nombreux lecteurs nigériens, le sens d'un *texte historique*. De plus, avoir suggéré aux Nigériens que leur racine identitaire pourrait être une femme animiste est un véritable tour de force qui paraissait tout à fait impossible. Mamani l'a réussi, mais en soulignant la capacité de son héroïne à résister dans l'adversité et même en dépit d'un certain échec. Car la jeune reine ne peut arrêter la colonne Voulet Chanoine cependant, elle a fait tout ce qu'elle a pu conformément à ses idéaux et son ultime message porte un espoir pour plus tard. C'est certainement ce à quoi les lecteurs nigériens ont été sensibles. Or, en quelque façon, Mamani a été, lui aussi, celui qui a su résister et qui, malgré des échecs apparents (échec à une élection, échec du Sawaba, échec d'un film, etc.) a su s'obstiner et a continué à produire, quels que soient les obstacles. « Cassons la résignation » écrivait-il dans son poème « Espoir » (*Eboniques, Œuvres poétiques*, 82) – mot d'ordre qui a animé sa vie et son combat. Or, dans l'adversité manifeste à laquelle il n'a cessé d'être confronté, l'œuvre littéraire est précisément son succès, indépendamment même de l'action du militant ; raison pour laquelle il faut la manifester dans son entier (ce qui n'est pas encore achevé, loin de là) et l'analyser.

On aura compris quelle estime j'ai eue et continue d'avoir pour cet homme qui m'a ouvert la porte des auteurs nigériens et de leurs productions.

Notes

1. Cette durée est, d'ailleurs, un élément décisif, sur laquelle devraient méditer les champions de la coopération française officielle qui pensent que des missions de « courte durée » ou que des séjours limités – et même de plus en plus limités – suffisent pour régler des problèmes humains, alors que la confiance mutuelle et réciproque ne s'acquiert qu'avec le temps.
2. Le nom de l'auteur est Abdoulaye Mamani, mais comme le Sénégalais Ousmane Sembène qui écrit soit son nom à la manière *administrative* française Sembène Osumane, soit sous sa forme normale, il est fréquent d'entendre ou de voir Mamani Abdoulaye. J'avoue l'avoir toujours appelé « Mamani » et l'avoir désigné, sans m'en rendre compte, sous la forme Mamani Abdoulaye.
3. Comme ce fut le cas, semble-t-il, en partie pour l'écrivain Ibrahim Issa qui fut son compagnon d'emprisonnement.
4. Aux éditions du Ténére à Niamey : 1^{er} volume, 1990, 256 pages (l'entretien avec Mamani se trouve p. 51 à 92); 2^{ème} volume (1992, 215 pages); 3^{ème} volume (1993, 253 pages).
5. Je n'ai pu les reproduire dans l'édition des *Ceuvres poétiques*, parce que les photocopies que j'avais faites du texte original étaient trop mauvaises.